
Médias sociaux et ethnicité en Afrique Centrale : objectivation culturelle et réunification Ekang

Social media and ethnicity in Central Africa

Vassili RIVRON

Maître de Conférences CERReV / UCBN

En détachement à MADYNES / INRIA

23, avenue d'Italie – 75013 – Paris

vassili.rivron@inria.fr

RÉSUMÉ. L'usage des médias sociaux par les Africains et les diasporas africaines a mené à la création de « groupes Facebook » identifiés à des groupes ethniques. Ces espaces d'échange communautaire permettent d'observer des modalités originales de préservation de la diversité linguistique et de l'appartenance ethnique. D'un côté nous témoignons un codification de langues qui n'étaient pas habituellement écrites, contribuant à leur usage courant sur les médias sociaux, transmettant des compétences et des héritages littéraires, unifiant et homogénéisant des patrimoines culturels. De l'autre, ces nouveaux registres communicationnels suscitent des changements profonds dans le statut de ces langues et ont mené à rapprocher et repenser les familles linguistiques d'intercompréhension comme un groupe ethnique à part entière.

ABSTRACT. The use of social media by Africans and African diasporas have led to the creation of "Facebook groups" identified as ethnic groups. These spaces of community exchanges allow the observation of original modalities of preservation of linguistic diversity mutations in the ethnic belonging. On one hand we are witnessing the encoding of languages that were not usually written, contributing to their current writing use, to the transmission of this competence and literary heritage, to its unification and homogenization. On the other hand, these new communication registers provoke profound changes in the status of these languages and have led to reconcile and rethink the family of mutual understanding languages as an ethnic group in its own.

MOTS-CLÉS : Facebook ; médias sociaux ; ethnicité ; écriture ; patrimoine culturel ; diasporas ; Afrique Centrale ; Cameroun ; Gabon ; Guinée Equatoriale.

KEYWORDS: Facebook; social media; ethnicity; writing; cultural heritage; diasporas; Central Africa; Cameroon; Gabon; Equatorial Guinea

1. Introduction

La diffusion de l'Internet est souvent perçue comme un vecteur d'expansion unilatérale de la langue et des cultures américaines, dominant les contenus médiatiques et culturels, les langues véhiculaires, jusqu'aux langages de programmation (Oustinoff, 2015). A ce titre, différents acteurs, réunis par exemple sous la houlette de l'Internet Society, du programme B@bel ou de l'IFAP (Information For All Program, de l'UNESCO), sensibilisent et organisent des actions pour promouvoir la "diversité linguistique et le multilinguisme dans le cyberspace". Pourtant, l'hégémonie linguistique due à la genèse même de cette technique de communication, n'a fait que régresser au cours des années 2000, du fait de la forte pénétration de l'Internet en Europe, Chine, Amérique Latine. Le développement de l'Internet mobile (lié aux smartphones) a accentué cette dynamique en rendant Internet accessible à des populations plus démunies (économiquement et en termes d'infrastructures filaires) et potentiellement plus éloignées des grands centres urbains et des sociabilités cosmopolites. Parallèlement, l'essor des pratiques communautaires dans le cadre des médias sociaux suscite par ailleurs l'investissement de langues qui étaient peu représentées jusqu'ici sur le web, y compris des langues dont la graphie elle-même n'est pas codifiée ou stabilisée. C'est à ce cas de figure que nous nous attachons ici, à travers l'éton et ses langues d'intercompréhension, en essayant de comprendre les dynamiques culturelles et politiques qu'elles révèlent ou suscitent.

La langue éton, se pratique principalement dans le centre et le Sud du Cameroun, et fait partie des nombreuses langues Bantoues présentes depuis l'Afrique Centrale jusqu'à l'Afrique du Sud. Le Cameroun a deux langues officielles (français et anglais) et l'on y parle plus de 200 autres langues, parmi lesquelles seules certaines sont écrites et enseignées à l'école (en option). La langue éton est parlée par approximativement 250 000 personnes. Si les populations concernées sont très largement alphabétisées et exposées aux médias (à travers les langues officielles : anglais et français), l'éton n'a pas à ce jour de grammaire, de syntaxe ou d'orthographe qui soient codifiées, dans le sens solutions graphiques de transcription qui soient homogènes, de règles spécifiques qui soient établies, reconnues et transmises de façon unifiée. Cela ne préjuge évidemment pas de l'existence d'écritures d'autres langues africaines (y compris pré-coloniales ou non-alphabétiques) ni du taux d'alphabétisation des populations concernées. Mais avant l'apparition des médias sociaux, les contextes pour des pratiques sribales de l'éton étaient relativement rares, et les publications en cette langue l'étaient encore plus.

Dans un article exploratoire (Rivron, 2012), nous avons décrit une sorte de processus collaboratif par lequel une pratique régulière et publique de l'écriture de cette langue maternelle avaient progressivement vu le jour à partir de 2009, grâce aux médias sociaux et aux forums sur le web. À ce moment-là, différentes études se consacraient déjà à la communication dans les diasporas (cf. dossier « Les migrants connectés », in *Réseaux* n° 159, 2010/1) et d'autres identifiaient des phénomènes

analogues — parmi les Amazighs d'Afrique du Nord (Azizi, 2010) ou chez les Hmongs de Chine (Mayhoua, 2010), par exemple — montrant comment les ressources du « web 2.0 » pouvaient contribuer à consolider des communautés culturelles et transmettre des ressources culturelles parmi les diasporas. Plus récemment, d'autres études se sont intéressées au multilinguisme, aux langues régionales et à d'autres formes de communautés ethniques, comme les gens du voyage en France (Loiseau, 2015).

Depuis cette étude, nous avons donné suite à nos observations participantes sur les médias sociaux, au Cameroun et parmi la diaspora. Des évolutions significatives ont pu être observées dans ce domaine, parmi les groupes culturels issus d'Afrique Centrale. Au fur et à mesure de l'élargissement de la connectivité locale (notamment par la 3G) et de la structuration des mouvements d'affirmation culturelle sur le web, nous avons vu se configurer de nouveaux types de « groupes Facebook » associés à cette région, mais basés désormais sur la revendication d'une définition élargie de l'appartenance culturelle ou ethnique, et réunissant jusqu'à 8000 membres chacun. Entre les deux moments de notre observation, il y a eu un saut d'échelle par lequel les groupes culturels les plus populaires réunissent maintenant plusieurs entités ethniques d'intercompréhension dans une catégorie linguistique unique « Fang-Bulu-Beti » qui dépasse désormais les frontières étatiques entre Cameroun, Gabon et Guinée Equatoriale, principalement.

Le déploiement sur les médias sociaux d'une *literacy* en langue maternelle est associé à un processus de patrimonialisation, c'est à dire à la construction formelle, matérielle, d'un héritage culturel, par le biais d'une concentration, d'une unification et d'une codification d'un capital culturel (Bourdieu : 1994). Cette patrimonialisation illustre l'hypothèse formulée par Renato Ortiz (1995) à propos de la culture brésilienne : « la fixation des traditions s'opère toujours dans un processus de modernisation ». Par fixation des traditions, nous entendons ici *objectivation* dans le sens de Jack Goody (1979) : la matérialisation de traits culturels par la production de supports facilitent la systématisation, la totalisation et la transmission à distance, dans le temps et l'espace. En actualisant ce raisonnement, à rebours des notions de *dématérialisation* et de *virtualité* associés souvent de façon abusive à l'Internet, nous nous appuyons également sur les travaux d'Eric Guichard (2012) qui coordonne des réflexions montrant comment l'informatique et l'Internet sont basés sur l'écriture (depuis le code jusqu'aux contenus) et peuvent être analysés comme des *technologies intellectuelles* qui ont des effets sociaux importants. Nous prenons ainsi comme base de réflexion le fait que les transferts de contenus linguistiques ou culturels, de l'oral à l'écrit, comme d'un support à l'autre, ne sont jamais neutres sur les formes, les situations et les actes de communication. En l'occurrence, nous observons ici un double transfert : vers l'écrit, la production graphique et audiovisuelle, d'une part, et vers l'informatique connectée de l'autre, donnant lieu tant à de la transmission qu'à de la genèse de nouveaux registres de communication en éton.

L'approche développée à propos de l'identification ethnique (basée alternativement sur le lignage et les traits culturels), s'articule à une conception non-essentialiste de l'ethnicité telle qu'elle est proposée notamment dans *Au cœur de l'ethnie*, de Jean-Loup Amselle et Elikia Mbokolo (1999), où les auteurs présentent une compréhension non-statique et polyphonique de la culture et de l'ethnicité : ce sont des constructions relationnelles (les cultures isolées sont une exception, les postures d'énonciation sont hiérarchisées) ; ce sont bien des groupes dynamiques, ancrés dans l'histoire et pas des « sociétés froides » comme l'aurait dit Claude Levi-Strauss ; les catégories et les pratiques culturelles sont polysémiques et contextuelles, les identités des individus sont multiples et souples et ne sont pas appréhendés ici en termes essentialistes... Nous allons donc essayer d'analyser comment la préservation et la transmission des langues par leur codification écrite et les sociabilités électroniques, participent d'une transformation de la façon dont les groupes se pensent et se configurent.

2. Pratiques d'écriture de l'éton dans les médias sociaux : réduction et solutions graphiques

En 2009, je fus surpris de découvrir plusieurs tentatives de projection et recomposition de communautés ethniques sur l'un des plus célèbres réseaux sociaux de cooptation sur le web (médias sociaux). Ces pratiques se sont produites dans un contexte où les locuteurs de la langue éton affirmaient régulièrement qu'elle était menacée de disparition ou, encore plus souvent, d'être dégradée par manque de transmission et une tendance aux emprunts lexicaux. Cependant, cette langue maternelle ne figure pas dans l'Atlas de l'UNESCO qui recense, de façon assez exhaustive, les langues menacées (Moseley, 2010). Et nous pourrions penser que la défense de cette idée de langue en danger pourrait aussi être une stratégie d'affirmation de la valeur culturelle selon une « rhétorique de la perte » (Gonçalves, 1996) qui est commune aux différents processus de patrimonialisation. En l'absence de documentation statistique univoque, nous pouvons constater tous les jours un défaut transmission intergénérationnelle dans les communautés urbaines éton, un manque qui est principalement associé aux stratégies matrimoniales exogamiques, aux processus de migration, d'urbanisation, de mobilité sociale ascendante, de mondialisation des industries culturelles et de créolisation avec les langues des colons et les langues voisines d'intercompréhension.

Cette langue n'a pas été spécifiquement codifiée pour une écriture usuelle et jusque-là, sa graphie avait lieu dans des conditions particulières. En termes de publication, ce sont essentiellement des écrits de linguistes, d'ethnologues, de folkloristes et de quelques artistes, qui n'emploient pas tous les mêmes solutions de transcription. Par ailleurs, ce sont également quelques écrits intimes de type notes mémorielles, relevés de dictons ou correspondances familiales. La pratique régulière de l'éton écrit dans un « espace public » n'a commencé, de façon sporadique, qu'à travers les réseaux électroniques. En ce qui concerne notre observation, nous avons

constaté dès 2004 l'apparition de corpus textuels courts, articulés le plus souvent à de l'anglais et du français, sur des sites web statiques de type patrimonial (relevés de dictons, éléments de lexique) et sur des forums web (expressions de connivence et interjections principalement), avant que les groupes Facebook voient l'apparition de publications et conversations écrites entièrement en éton, au milieu de contributions où prédomine encore le français.

Loin des conversations légères que nous pourrions imaginer sur les réseaux sociaux, ce sont des discussions approfondies et des productions textuelles ou iconographiques sérieuses et sophistiquées qui ont attiré notre attention, traitant de la façon de parler correctement l'éton (pour combler les fractures générationnelles et géographiques), ou des bonnes façons d'écrire cette langue. Des débats redondants et animés sont entretenus à propos de l'étymologie, des formes de sociabilité, des rituels, de l'histoire, de la généalogie, de la pharmacopée, des structures politiques et lignagères, des informations d'actualité régionale, ... Concrètement, ces échanges écrits traitent régulièrement de la définition du groupe ethnique lui-même, s'emparant y compris des débats classificatoires d'anthropologues et linguistiques, et allant jusqu'à réaffirmer l'autorité du natif sur les observations d'ethnographes reconnus.



Illustration 1. *Fil de discussion sur les règles de la parenté chez les Béti dans l'un des groupes dédiés aux "Fang-Bulu-Béti"*¹.

¹ - Nous avons anonymisé en gris les auteurs et surligné en rouge l'appel à contribution et le début d'un passage mettant en cause le privilège de l'observation ethnographique

Au début de nos observations, nous avons vu une série de messages, au sein de différents groupes, faisant référence avec enthousiasme à un dictionnaire français-éton et à une grammaire d'éton écrite en anglais, par le même auteur. Il s'agissait en fait de l'annexe de la thèse de doctorat (comprenant un lexique), et d'un document de divulgation qui avaient été élaborés par le linguiste belge Mark Van Der Veld (2003, 2008). Si ces textes unifient et de systématisent, d'une certaine façon, un orthographe pour cette langue, l'auteur lui-même (entretien le 12 Janvier 2011) reconnaît la nécessité de développer des outils plus pratiques pour une écriture usuelles de cette langue. En effet, ces deux documents développent des considérations linguistiques complexes, et utilisent un alphabet phonétique (API) qui ne sont pas immédiatement compréhensibles, ni même accessibles sur les claviers ordinaires. Donc la référence à ces deux documents a certainement eu un impact de valorisation du collectif et de réflexion sur l'écriture, mais de fait ils ne sont utilisés que par quelques membres de ces communautés, qui se distinguent ainsi par la combinaison de formes d'érudition à la fois locale et académique : parmi les milliers d'intervenants dans ces groupes, nous n'avons repéré que de très rares personnes (cinq ou six) utilisant régulièrement et de façon homogène les solutions graphiques proposées dans ces documents.

Dans la pratique, les textes courts et les conversations en éton sont principalement écrits en caractères alphabétiques, en s'inspirant de l'écriture de l'Ewondo — une langue proche et dominante à Yaoundé —, qui avait été codifiée par les missionnaires lors de la traduction de la bible et qui contrairement à l'éton, est parfois enseignée à l'école, en option. Ces textes font le plus souvent une abstraction totale du caractère tonal de ces langues, procédant ainsi à une double réduction graphique. Dans le sens de Jack Goody, d'abord : la transcription réduit la richesse de toute communication orale (la parole associée à un contexte, des gestes et des intonations). Mais c'est aussi une réduction graphique, dans un sens indiqué par Mark Van der Veld lui-même, lors de notre entretien : les missionnaires allemands et anglais n'auraient « entendu » que trois des cinq tons employés à l'oral, réduisant ainsi, par une écriture tenant compte uniquement de trois tons, la richesse lexicale de ces langues. L'émergence des pratiques sribales en éton, principalement dans des contextes urbains et polyglottes, explique aussi les fréquents emprunts au vocabulaire d'autres langues, ainsi que — notamment du fait de l'absence de marquage tonal — la nécessité de lire à voix haute les textes, et parfois plusieurs fois, pour accéder à sa compréhension.

3. Sociabilités, objectivation et patrimonialisation

Ces groupes « ethniques » ou « culturels » camerounais de Facebook ne se limitent pas à essayer de compenser le manque de transmission intergénérationnelle, participant ainsi aux larges mouvements d'éducation à distance et “collaborative” promue par l'Internet. Ces groupes procèdent aussi à une appropriation des

ressources génériques offerts par la plateforme Facebook, afin d'y intégrer ou d'y projeter les codes de sociabilité, les rituels et les procédures coutumiers. Cela se manifeste par exemple dans l'insistance d'une présentation formelle des nouveaux membres dans une page de « discussion » pour l'occasion en « case de présentations » dans un de ces groupes (une configuration abandonnée depuis au profit d'une présentation dans le fil d'actualité). La différenciation, dans les différents groupes, d'espaces de ce type — réservés aux médiations matrimoniales (recherche de mari ou d'épouse), à la propagation de rumeurs, à des discussions culinaires, etc. — révèlent une démarche commune d'articuler les ressources de sociabilité électroniques aux modèles culturels, et de s'approprier ces moyens de communication pour faire connaître et reconnaître des symboles et emblèmes du groupe. Il a par exemple été procédé au vote (par comptage de “j'aime”) de la photo de profil d'un des groupes. Et après avoir proposé des personnalités historiques, animaux totémiques ou images d'archives, c'est finalement la photo d'un *nkul* (tambour d'appel propre aux Bétis) qui a été retenue, symbolisant à la fois l'appel aux réunions et l'antériorité de transposition de la langue par une technique de télécommunication.

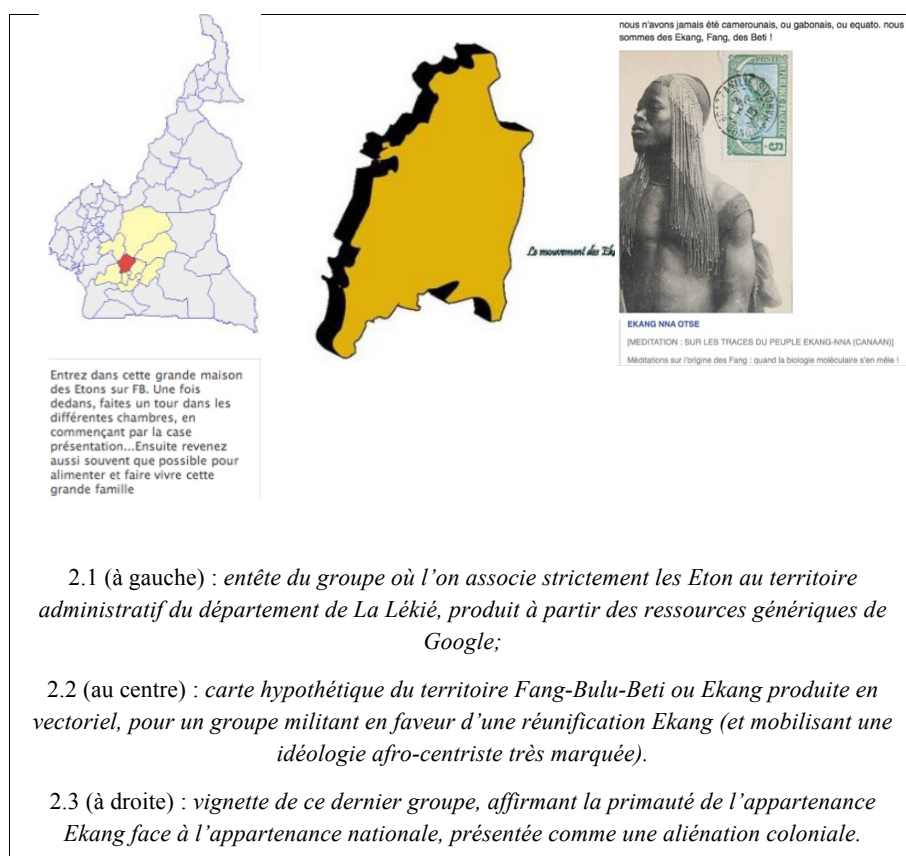
De même que l'écriture *matérialise* le discours et la pensée, d'autres procédés d'objectivation² se produisent pour préserver et transmettre les traditions culturelles, élaborant en même temps de nouveaux sens pour les catégories linguistiques ou les motifs culturels. Parmi celles-ci, nous pouvons noter la production d'espèces d'archives collaboratives, où des documents historiques tels que photos, vidéos et textes sont progressivement compilés dans le fil de nouvelles ou dans des documents joints. Ce sont souvent des numérisations de documents personnels (photos, musiques, vidéos) ou à circulation assez confidentielles (extraits souvent illustrés de publications académiques ou patrimoniales). Cela constitue un véritable processus de patrimonialisation en ce que l'activité de ces groupes opère un nouveau type de concentration, d'unification et de capitalisation d'informations qui étaient initialement dispersées, soit dans les mémoires et les expériences individuelles, soit déjà matérialisées dans des archives personnelles, des ouvrages ou des supports à circulation restreinte. En outre, il valorise des symboles visuels et corporels de l'appartenance ethnique qui avait été partiellement effacés, principalement du fait de la conversion chrétienne et de l'administration coloniale.

Un autre effet de modernisation digne d'être noté, est le processus de territorialisation de l'imaginaire ethnique. Comme Paul Bohannan (1963) l'a montré, les groupes ethniques africains ne sont pas toujours identifiés à un territoire défini. Nous ne pouvons évidemment pas réduire cette territorialisation à un effet de la communication électronique, puisqu'il résulte principalement du processus de sédentarisation (relative), de colonisation et de construction administrative des Etats. Mais les ressources informatiques et Internet s'accompagnent d'une production cartographique sans précédent, qui se manifeste également dans le matériau observé, objectivant graphiquement et rhétoriquement dans certains groupes Facebook, la

² - Objectivation est entendue à la fois comme rendre “objet” (matériel) et rendre “objectif”.

8 Nom de l'ouvrage

superposition d'une division politique administrative et une entité ethnique (les Etons et le département de la Lékié, cf illustration 2.1). Dans les groupes « Ekang » dont nous parlerons ci-dessous, on produit des cartes qui au contraire tentent d'anticiper une construction politique, en élaborant un territoire Fang-Bulu-Beti aux contours bien définis, mais qui transcende les frontières des Etats-nations perçus comme un héritage strictement colonial et dont la construction aurait en quelque sorte séparé des frères de sang et d'esprit (cf. illustrations 2.2 et 2.3).



Illustrations 2. *Représentations cartographiques des territoires éton et ekang.*

D'une façon plus générale il ressort de ces formes de sociabilité et de patrimonialisation ethnique sur Facebook, la production d'une fierté culturelle, d'une perception positive de l'appartenance traditionnelle, dans une vie moderne et globalisée où la mobilité sociale a tendance à déprécier la langue maternelle et l'ethnicité comme des archaïsmes.

4. Saut d'échelle et réinvestissement de l'ethnonyme « Ekang »

Assez rapidement après la création des groupes d'Eton sur Facebook, qui sont restés de taille modeste (jusqu'à 1500 membres), de nouveaux groupes ont été créés, avec une optique beaucoup plus large : celle des « Beti », puis celle des « Fang-Bulu-Beti ». Ces catégories font référence à une définition culturelle plus large du groupe ethnique : celui d'un espace d'intercompréhension linguistique entre le Cameroun, le Gabon et la Guinée Equatoriale (avec quelques débordements parfois évoqués vers la République Centrafricaine et le Congo). Comme l'indique le nom composite, les catégories ethno-linguistiques auraient initialement été identifiées séparément par les linguistes et ethnographes (les Fangs, les Bulu, les Bété), avant que l'unité de leur famille linguistique ne soit assumée sur le plan scientifique (le cluster Fang-Bulu-Beti). Plusieurs groupes Facebook de ce type ont vu le jour, investissant cette appellation et cette conception élargie du groupe ethnique et réunissant entre 3000 et 8000 membres chacun.

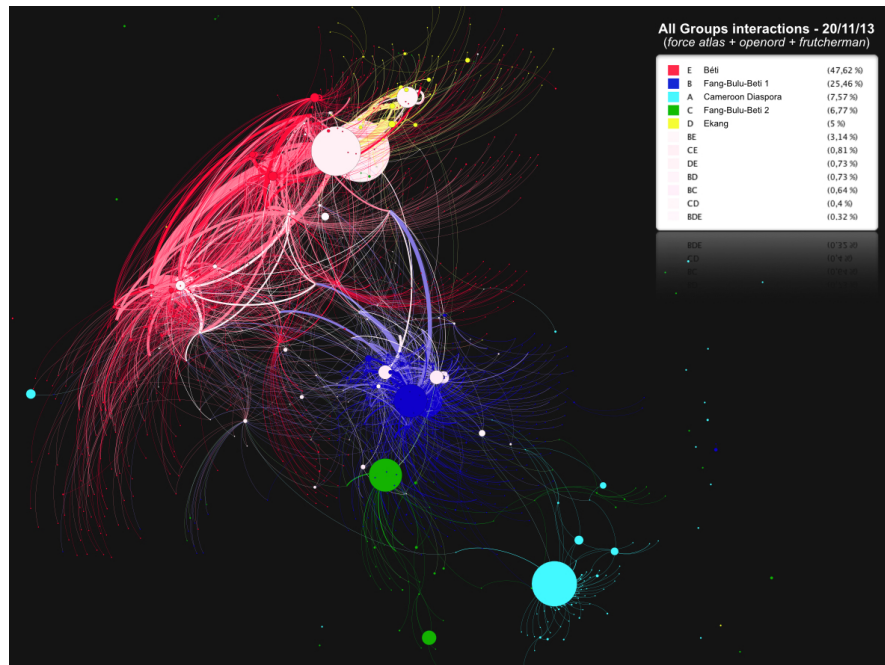


Figure 3. Topologie des interactions dans les 5 groupes étudiés

En figure 3, nous avons concaténé³ pour traitement graphique par le logiciel Gephi, quinze jours (en novembre 2013) d'interactions au sein et entre quatre de ces « meta-groupes », incluant un cinquième groupe (A) consacré à la diaspora

³ Grâce à l'aide précieuse de Simon Charneau, ingénieur à l'INRIA.

Camerounaise, pour des considérations que nous développons plus loin. Les nœuds correspondent aux *posts* (publications) faits par des individus, et liens indiquent les réactions de membres de chaque groupe, selon les modalités proposées par la plateforme (« partager », « j'aime » ou « commenter »). Les liens et nœuds en blanc, ainsi que les pourcentages dans la légende, indiquent la part d'interactions entre les différents groupes du corpus.

La topologie générale de ces interactions en réseau révèlent des types très marqués d'interaction et d'organisation. Les groupes A, B et C ont des structures d'interaction très centralisées. Par exemple, le groupe B a un contributeur, à la fois modérateur et administrateur, qui publie très régulièrement sur des sujets culturels et linguistiques, souvent associés à des questions ouvertes et très précises (cf. Illustration 1 et 4). Et si les membres de ce groupe réagissent très régulièrement et fidèlement par des réponses nombreuses et nourries, ils ne contribuent que très rarement avec leurs propres publications. Les interactions dans ce groupe font penser aux échanges hiérarchisés et centralisés, tels qu'ils sont pratiqués à l'école ou à l'église : un acteur principal est à l'initiative de toutes les interactions selon des procédures rôdées et admises, et les étudiants ou croyants réagissent de façon disciplinée. Et de fait, l'animateur du groupe B fait preuve d'un talent didactique remarquable pour la transmission du savoir et des langues des Fang-Bulu-Beti, un talent qui est certainement lié à son activité principale puisqu'il affichait pendant un certain temps son appartenance au monde universitaire.



Le sujet proposé ici par le modérateur du groupe est particulièrement intéressant puisqu'au-delà des considérations sur les nuances terminologiques, il a aussi été l'occasion de discuter, de façon parfois polémique, sur l'organisation politique "traditionnelle" d'une ethnie dont les ethnographes européens ont parfois dit qu'elle n'y avait pas de chef... Et enfin, parce que l'animateur du groupe s'est justement donné un pseudonyme faisant référence à cette figure du chef.

Illustration 4 : Interaction caractéristique du groupe B.

A l’opposé, les groupes D et E ont des structures d’interaction très distribuées correspondant à d’autres types d’organisation (tout le monde est administrateur par défaut) ou à d’autres dynamiques de publication : dans ces groupes, il y a beaucoup de contributeurs différents, avec des *posts* à propos de sujets culturels, politiques, médiatiques ou commerciaux. Et les interactions autour de ces publications dépassent plus souvent le cadre du groupe lui-même (les interactions entre groupes sont les liens en blanc) : on voit ici par exemple le partage de plusieurs contenus du groupe E vers le groupe D, et des contributeurs réguliers qui travaillent régulièrement entre ces différents groupes sans jamais centraliser leur activité dans un seul groupe. L’analyse de l’appartenance des individus (entités ou profils Facebook) à plusieurs de ces groupes révèle une interpénétration importante : certains groupes ont jusqu’à 20% de leurs membres appartenant à un ou plusieurs autres groupes de cette catégorie. Il existe aussi un investissement fort de Facebook par certains, pour raisons personnelles ou professionnelle, et qui développent des réseaux d’interconnaissance importants : l’un des informateurs de cette enquête, un artiste dont le profil Facebook affiche 5000 « amis », a ainsi plusieurs centaines d’ « amis communs » (jusqu’à 700 !) avec d’autres personnes du groupe.

Concentrons-nous maintenant sur les groupes adoptant le périmètre « Fang-Bulu-Beti ». Ceux-ci développaient dès 2010 des activités de patrimonialisation, de transmission et transcription des langues maternelles et de production de supports d’affirmation culturelle. Autour de 2011, les nouveaux groupes analogues à celui-ci, et avec le même périmètre culturel, ont presque tous eu recours à un nouvel ethnonyme (Ekan), qui a initialement fait l’objet de débats animés, notamment sous le signe des retrouvailles de frères séparés par l’histoire, les migrations, la constructions des Etats. La graphie du terme elle-même n’est pas encore unifiée (Ekan, Ekan, Ekan, notamment), en particulier du fait qu’il s’agit de groupes linguistiques d’intercompréhension, mais dont le lexique et la prononciation des termes de même racine peuvent parfois varier de façon importante. Travaillant sur les terrains éton et ewondo depuis la fin des années 1990, nous n’avons jamais remarqué cette catégorie culturelle, même si nous avons pu confirmer depuis qu’elle est bien présente dans les traditions, notamment dans les récits épiques du Mvet. Et une recherche rapide sur Google Trends (aussi discutable et imprécise que soit cette ressource), confirme que les occurrences de recherches du terme « Ekan » sur ce moteur de recherche n’apparaissent qu’en 2011.

Nous assistons donc, à travers ces sociabilités ethniques par Facebook, à la réactivation et au réinvestissement, dans le contexte contemporain, de cette catégorie préexistante mais pour affirmer de façon nouvelle l’appartenance à ce « meta-groupe », dont la revendication publique passait auparavant par les catégories linguistiques et segmentées Fang-Bulu-Beti. Ce qui est remarquable à propos de l’activité de ces groupes, c’est que la recherche culturelle initiée par des proximités et des considérations étymologiques entre langues d’intercompréhension, a débouché sur des formes d’unification de généalogies communes, à la formulation de mythes d’origine communes, et à l’identification de formes culturelles communes.

Les discours sur cette réunification Ekang revendiquent la revitalisation de relations culturelles et de parenté qui auraient été oubliées pendant la colonisation et le processus de construction des Etats coloniaux et indépendants. Des artistes se sont également emparés de ce terme emblématique, que l'on voit désormais figurer sur en titre de chansons, d'albums, ou pour caractériser des genres et des styles musicaux.

5. Vers une nation ekang ? Propriétés sociales et enjeux politiques de l'unification ekang

Une première approche pourrait nous faire croire en un processus parfaitement virtuel (en ligne), spontané, horizontal et collaboratif, correspondant à l'idéologie des promoteurs de l'Internet et de l'éducation à distance. Mais une approche sociologique révèle rapidement une distribution spécifique des rôles et les fonctions dominantes et centrales de certains membres de ces groupes. Les phénomènes observés sur les médias sociaux sont autant des facteurs que des indicateurs des dynamiques actuelles de l'organisation et des interdépendances sociales, économiques et politiques. Une approche démographique des groupes éton et ekang sur Facebook – bien que rudimentaire du fait de limitations techniques comme de la mauvaise qualité tant des données déclarées sur les profils Facebook, que des statistiques officielles sur les taux de pénétration de l'Internet en Afrique Centrale — montre que cette affirmation et construction ethnique a principalement pour moteur des membres urbains, cosmopolites, voir savants, de la diaspora. Et ces caractéristiques sont encore plus évidentes si l'on considère les principaux activistes de ces groupes, dont la plupart écrivent depuis la France, les Etats-Unis, le Canada, la Belgique ou l'Allemagne, quand ils ne le font pas depuis Yaoundé ou Libreville.

Ce n'est pas surprenant si l'on considère le taux de pénétration encore relativement faible au Cameroun, au Gabon et en Guinée Equatoriale (comparé à d'autres pays en Europe ou en Amérique), et quand il existe des inégalités fortes en ce qui concerne les niveaux de compétence d'écriture, d'informatique, de stratégies de communication ou de pédagogie. La composition des activistes Ekang sur Facebook ne surprend pas non-plus, si l'on considère les compétences politiques qui sont impliquées dans les projets d'unification ayant même débouché sur des réunions physiques et des festivals culturels (projet défendu par un promoteur culturel devenu éditeur de livres, mais vivant d'un poste d'informaticien dans un organe gouvernemental de premier ordre). La configuration d'un espace public Fang-Bulu-Beti ou Ekang, questionnant les frontières politiques établies à même abouti à un projet de parti politique supranational qui ferait correspondre sur un même périmètre territorial, la culture et le lignage Ekang, la zone économique de la CEMAC (Communauté Economique et Monétaire d'Afrique Centrale) et une forme d'organisation proprement politique dont le statut est encore incertain ou implicite.

6. Conclusion

Des observations initiales à propos des Eton sur les médias sociaux, aux dynamiques actuelles des groupes ekang, ressortent plusieurs défis politiques et culturels et posent aux scientifiques des questions communes à d'autres processus linguistiques analogues. Le développement de conversations écrites entre les langues d'intercompréhension apparaît clairement comme un facteur de valorisation culturelle. Mais doit-on également le considérer comme une menace pour l'écriture des différentes langues qui la composent, comme l'éton, quand d'autres langues du même ensemble, comme l'Ewondo, disposent déjà de règles codifiées, unifiées, admises et enseignées ? Est-ce que la « réunification » Ekang ne pourrait-elle pas déboucher sur une *lingua franca* ou un standard d'écriture dont certaines composantes pourraient subir les arbitraires ? Assistons-nous à un processus de créolisation ?

L'hypothèse de cette standardisation, qui inclurait certainement une population encore plus large, est certainement la condition pour le développement de médias d'information (presse), d'une industrie culturelle et de ressources électroniques dans ces langues (traduction de logiciels, publications et services en ligne, dictionnaires électroniques ou traducteurs automatiques), comme cela est aujourd'hui le cas pour l'Afrikaans, le Zoulou ou le Yoruba. Mais ce serait aussi une menace envers les langues composant ces ensembles et donc à la diversité linguistique...

Enfin, si ces sociabilités électroniques semblent représenter un bon espoir pour la vitalité et la perpétuation des langues maternelles d'Afrique Centrale, on s'interroge encore sur les effets de ces pratiques nouvelles et de plus en plus communes. Il semble difficile que cela puisse aboutir, par cette simple activité sur les médias sociaux, à des solutions systématiques et durables pour codifier les formes d'écriture usuelle et les transmettre. Malgré tous les espoirs que l'on pourrait mettre dans les démarches collaboratives, il semble encore difficile d'imaginer, autour d'un site ou d'une application par exemple, un processus de codification standardisé de l'écriture d'une langue. En effet, la standardisation de solutions de transcription suppose la genèse d'un consensus sur les arbitraires qu'impose la réduction graphique, et pour cela, des effets d'autorité comptant avec l'intervention d'organismes publics et parapublics qui sont encore absents. Or le chantier est énorme pour un secteur parapublic relativement peu efficace dans un domaine où il doit à la fois créer, imposer et diffuser une norme. Et l'adhésion des Etats à ces dynamiques de reconfiguration « tribale » et surtout dans la dimension potentiellement « supra-nationale » que nous avons pointée ici, est loin d'être une question d'actualité. Ceci d'autant plus, que les proportions démographiques et les positions de ceux qui pourraient se revendiquer "Ekang" varient énormément d'un pays à l'autre et que les façons dont la diversité culturelle y est administrée est loin d'être homogène entre le Cameroun, le Gabon ou la Guinée Equatoriale.

12. Bibliographie

- Amselle, J.-L. et Mbokolo, Elikia (dir.), *Au cœur de l'ethnie*, Paris, La Découverte, 1999.
- Amselle, J.-L., *Logiques métisses, Anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*, Paris, Payot, 1999.
- Azizi, S., « Les Idaw Facebook. Typologie de groupes Amazighs sur un réseau social virtuel », *La culture amazighe. Réflexions et pratiques anthropologiques*, 2010.
- Bohannan, P., « Land, tenure and land-tenure », Biebuyck, D., *African agrarian systems*, Oxford University Press, Oxford, 1963, p. 106 et suiv.
- Bourdieu, P., « Esprits d'état – Genèse et structure du champ bureaucratique », *Raisons Pratiques*, Seuil, Paris, 1994, pp 99-135.
- Gonçalves, J.R., *A retórica da perda. Os discursos do patrimônio Cultural no Brasil*, Ed. UFRJ/MinC-IPHAN, Rio de Janeiro, 1996.
- Goody, J., *La raison Graphique*, Éditions de Minuit, 1979 (1977).
- Guichard, E., (ed.), *Écritures : sur les traces de Jack Goody*, Presses de l'enssib, coll. "Papiers", 2012.
- Guyer, J. I., « La tradition de l'invention en Afrique équatoriale », *Politique africaine*, n° 79, octobre 2000, pp.101-139.
- Loiseau Gaëlla, "Capter l'autre. Ethnographie de l'univers connecté des gens du voyage", *Netcom*, "Tracer sa route", 29-1/2 | 2015.
- Mayhoua, M., « Diversité culturelle et usages du web Les pratiques communautaires à travers le forum "hmong" », *Réseaux*, 2010/1 n° 159, p. 199-218.
- Moseley, C. (ed.), *Atlas of the World's Languages in Danger*, 3rd ed. , UNESCO Publishing, Paris, 2010.
- Ortiz, R., *A moderna tradição brasileira — cultura brasileira e indústria cultural*, ed. Brasiliense, São Paulo, 1995.
- Michaël Oustinoff, « La diversité linguistique, enjeu central de la mondialisation », *Revue française des sciences de l'information et de la communication* [En ligne], 2 | 2013, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 01 juillet 2015. URL : <http://rfsic.revues.org/328>
- Rivron, Vassili, « The use of Facebook by the Eton of Cameroon », in *Netlang, Towards the multilingual cyberspace*, C&F éditions, 2012, pp. 160-166.
- Sayad, A., « Du message oral au message sur cassette : la communication avec l'absent », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°59, 1985, pp. 61-72.
- Van de Velde, M., *A description of Eton: phonology, morphology, basic syntax and lexicon*, thèse de doctorat, 2006.
- Van de Velde, M., *A grammar of Eton*, Mouton de Gruyter/Department of Linguistics, University of Leuven, 2008.